

in *L'À-peu-près : aspects anciens et modernes de l'approximation*.

Travaux publiés par le Centre d'analyse et de mathématiques sociales, Paris/Centre internazionale di semiotica e linguistica, Urbino. Paris, École des hautes études, 1988 (« Histoire des sciences et des techniques » 3).

USAGE PRAGMATIQUE ET VALEUR THÉORIQUE DU TERME "PRESQUE" DANS LE DISCOURS PASCALIEN SUR LES SCIENCES DE L'HOMME

par Louis MARIN *

Je n'ai pas d'autre ambition dans cette brève intervention que d'apporter la modeste contribution d'un non-mathématicien aux réflexions consacrées aux aspects anciens et modernes de l'approximation, aux *Leçons d'à-peu-près* de notre ami Guilbaud. Contribution d'un non-mathématicien, qu'est-ce à dire ? Celle-ci en effet traitera d'une façon de parler révélatrice d'une pensée, voire d'une théorie, sinon d'une technologie (pour reprendre les termes présentant ce séminaire) d'un très grand penseur qui fût aussi un très grand mathématicien auquel Guilbaud a consacré deux articles non repris dans les *Leçons*, un en particulier à l'injonction duquel mon propos d'aujourd'hui voudrait obéir : "Pour qu'on lise Pascal" car il s'agit de *Pascal*¹. Evoquant, dans ce texte bref, le thème central de la liasse intitulée *Commencement* qui est celui de "la destinée de l'homme qui mourra et qui doit agir cependant", Guilbaud montre par une lecture très attentive, c'est-à-dire très (r)approchée, du manuscrit lui-même, comment s'y trouvent élaborés les éléments d'une théorie des jeux devant conduire à une logique générale de la décision. Je ne vais pas ici tout lire, mais j'y relève ceci : "On y voit apparaître la règle fondamentale de toute décision rationnelle : l'énumération soignée des possibles. Et on y voit aussi l'essentiel : "certain" ou "incertain". Il s'agit de la durée de notre vie. Première question, "toujours ou non" ? Réponse ternaire :

toujours : certain
toujours : incertain
pas toujours : certain

et la dernière hypothèse entraîne la deuxième question : "longtemps ou non?" à laquelle encore trois réponses possibles :

longtemps : certain
longtemps : incertain
pas longtemps : certain

D'où enfin l'énumération de cinq cas, que l'on trouve à la pensée 330-237² dont le dernier "s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure", étant le plus dangereux, est celui sur lequel Pascal va raisonner (technique proche de la règle moderne dite du

* Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

minimax)". Et Guilbaud d'ajouter: "Comment lire les Pensées ? Si l'on peut se familiariser assez, par lectures et relectures, on arrivera à percevoir la structure en réseau de cet amas de papiers personnels".

C'est bien dans cette direction que je voudrais introduire ma contribution qui portera sur l'usage de l'adverbe "presque" (ou de termes apparentés, par exemple *quasi* ou *à peu près*) dans le discours pascalien et sur ses effets rhétoriques. Ce discours, comme le note Guilbaud, fonctionne, s'organise et se construit sur des oppositions de contraires ou de contradictoires (par exemple, "toujours-jamais", "certain-incertain"), c'est-à-dire en termes rhétoriques, sur la figure de l'*antithèse*, et d'autre part sur "l'énumération soignée des possibles" c'est-à-dire par construction d'un tableau ou d'un réseau qui, en épuisant l'ensemble de ces cas, permette de "fonder" une décision et de "produire" une action. Car le discours pascalien - et c'est pourquoi Guilbaud mettait au cœur de son article le thème de la décision et de l'incertitude - peut être conçu comme une machine à prendre des décisions, à produire des actions, à avoir des effets qui ne sont pas seulement de sens, mais d'existence. D'où la question que je soulève du "presque" et de ces marqueurs d'approximation qui, à première vue, peuvent paraître introduire un flottement, une relativisation dans la machine argumentative pascalienne par antithèse et énumération de possibles, et ainsi suspendre ou interrompre les effets dont je parlais il y a un instant. Imaginons par exemple que dans le réseau évoqué par Guilbaud, Pascal ait introduit à côté de "toujours : certain; toujours : incertain ; pas toujours : certain", un "presque toujours-certain" ou un "pas toujours-presque certain".

Sans doute pour Pascal, fidèle en cela au relativisme montaignien, la caractéristique même de la puissance trompeuse, "cette partie dominante dans l'homme" qu'est l'imagination, est d'exercer ses plus puissants effets dans l'espace du "presque" : "maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était du mensonge. Mais étant le plus souvent fautive, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux..." L'À-peu-près de l'imagination est un destin que nul discours ne peut maîtriser : "je ne veux pas rapporter tous ses effets", écrit encore Pascal : "Qui ne sait que la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon etc. emportent la raison hors des gonds. Le ton de voix impose aux plus sages..." Si je devais rapporter tous les effets de l'imagination, "je rapporterais, continue Pascal, presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par des secousses. Car la raison a été obligée de céder..." (81-82).

Il n'en reste pas moins, et c'est ici que s'amorce le retournement du discours pascalien dans la reprise même qu'il effectue au niveau énonciatif de la "branloire pérenne" du scepticisme et du relativisme de Montaigne, il n'en

reste pas moins que quelques actions humaines n'en relèvent pas, que ce reste des actions qui ne branlent pas par des secousses est allusivement introduit dans le discours pascalien par le *presque*. Il s'agirait là d'une sorte d'exception qui confirmerait la règle si justement dans le domaine presque total, quasiment totalitaire de l'imagination, toute position d'une règle de décision et d'action rationnelle se trouvait impossible. C'est la règle qui est l'exception, mais de cette exception signalée par *presque*, de ces actions qui échappent aux secousses erratiques de l'imagination, Pascal ne nous dit rien, sinon par l'allusion indirecte introduite par *presque*. Et du même coup, c'est son propre discours sur l'imagination et ses effets qui appartient à l'espace de l'À-peu-près : "Voilà à-peu-près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. "Nous en avons bien d'autres principes", écrit Pascal comme pour conclure le fragment (81-82). L'énumération des effets est incomplète ou insuffisante et l'imagination semble nous être donnée exprès (ce qui laisse entendre que peut-être, elle ne l'est pas *ex-près* (mais seulement *à peu près*) pour nous induire à une erreur nécessaire qui pourrait bien, dès lors, ne pas être nécessaire.

C'est tout à la fin du même fragment sur l'imagination que Pascal formalise ce destin de l'À-peu-près dans le domaine cognitif et dans le domaine éthique - qui n'est plus seulement l'À-peu-près erratique de l'imagination ou d'une faculté, mais celui de l'homme connaissant et agissant - destin qui cependant ne peut se dire qu'en une image - qui relève donc encore de l'imagination et de son "À-peu-près". "La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses (émoussés) pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai" (81-82). L'image est remarquable ; elle interroge précisément la notion d'exactitude comme correspondance ou plutôt comme contact entre vérité, justesse et justice d'une part, et, en termes pascaliens, le jugement comme acte de pensée et l'action d'autre part ; elle interroge la notion d'exactitude en posant imaginativement vérité et justice comme points (pointes si subtiles) c'est-à-dire, toujours en termes pascaliens, comme "un indivisible qui n'ait plus aucune étendue" et du même coup, en montrant ou en représentant que tout jugement, tout acte, toute action, tous nos instruments cognitifs et éthiques, ne peuvent entrer en contact avec ces deux pointes que de façon approchée, qu'À-peu-près, "en gros". Or si la représentation (image) de la vérité et de la justice est cette notion contradictoire d'un espace indivisible, c'est-à-dire inétendu, toute approche de la vérité et de la justice sera mélange de faux et de vrai, de juste et d'injuste ; elle enveloppera le vrai (le point vrai) ou le juste (le point juste) par une étendue fautive, par un espace injuste.

Justice, vérité, pointes si subtiles qu'elles tendent au point, à ce néant d'étendue, à cet indivisible transcendant à toute étendue, d'un autre ordre, qui n'est plus représentable ou présentable dans l'imagination et la pensée : justice, vérité, points sublimes. Tel serait donc l'espace du *presque*, un espace "circonstanciel", "marque de finité" et "indicateur d'infinité". Le "presque" joue donc dans deux directions soit, au titre de l'approché qui n'a de cesse de se dérober aux procès de l'approche (cognitif ou éthique), soit au titre de l'approchant - de ces procès mêmes - qui n'ont de cesse de viser un terme sans jamais pouvoir l'atteindre - mais le désignant, le montrant - mots pascaliens - par là même.

"Justice, vérité, pointes si subtiles... nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement". Mais quand ils y arrivent, alors c'est peut être pire, car ils modifient de par leur nature d'instruments cognitifs ou éthiques, leur objet, la vérité et la justice ; ils transforment les *pointes* si subtiles en *arrondis* émoussés (qui ont perdu leur piquant ou leur pointe), en "à-peu-près", à la fois vrais et faux, justes et injustes. En voici un bel exemple en théorie physique, à propos du mécanisme avec cette pensée tirée de la liasse "Raison des effets - Opinions du peuple saines" : "Descartes - il faut dire *en gros* : "Cela se fait par figure et mouvement", car cela est vrai. Mais de dire quels et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine" (174-79). Il y a donc une vérité en gros. Une vérité qui n'est autre que l'arrondi émoussé de notre instrument de connaissance, une hypothèse générale : celle du mécanisme. Mais construire, comme l'a fait Descartes, la machine, l'automate, par exemple dans la Vème partie du *Discours de la Méthode*, cela n'est pas faux ; c'est *ridicule* : cela donne à rire parce que pratiquement sans effet, théoriquement incertain et stylistiquement inélégant.

Toute la force argumentative de la pensée se tire ici de ce que j'ai appelé tout à l'heure la *circonstance du "presque"* : ce qui se tient "autour" de la pointe de la vérité. Imaginons que par hasard, l'instrument ait touché la pointe, que ce soit vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. Imaginons donc que cela soit vrai, cela reste inutile et pénible, cela reste ridicule. Car, en vérité, composer la machine, ce n'est plus de la science, c'est de la philosophie ou de la métaphysique de la science qui prétend en accomplir tout de suite le désir d'entière exactitude : dangereuse ou ridicule métaphysique qui veut franchir immédiatement la distance entre la vérité "en gros" de l'hypothèse générale, les *gros principes* de l'esprit de géométrie et la vérité, pointe très subtile, les principes très déliés, les vérités très fines de l'esprit de finesse.

Continuons notre lecture en réseau, un réseau fourni par l'usage de "presque", par deux fragments que j'ai choisis parce que, dans le premier, s'y

rencontre une élucidation peut être - de l'énoncé que j'évoquais tout à l'heure : "...Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine". (Qui "nous" ? que signifie "toute" la philosophie ? Toute ou presque toute ? Faut-il penser la philosophie comme totalité ou *totalisation* et n'est-elle pas dès lors ridicule parce qu'inutile et incertaine et pénible ? Ne faut-il pas plutôt la vivre *infinie* ?) et parce que dans le second, est proposée, du côté de l'objet approché, une des théorisations possibles du "presque".

Voici donc cette première pensée (911-4) : "Géométrie-finesse. La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit - qui est sans règles (la morale du jugement). Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit. Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher". Je n'en commenterai qu'un aspect : la philosophie qui est ridicule, c'est celle qui joue à la géométrie dans ce qui est de l'ordre de la finesse et du jugement, c'est-à-dire du sentiment (du "sentir" ou l'on retrouverait le "contact" du fragment 81-82, le toucher, le tact de la vérité et de la justice) ; ces philosophes, ce sont "les géomètres qui veulent traiter géométriquement les choses fines et se rendent ridicules voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir" dans l'ordre du jugement (910-1). Il faut s'en moquer, se moquer de leur ridicule qui consiste à opérer dans un ordre avec les principes d'un autre. Cette ironie, c'est vraiment philosopher. (On notera que Pascal ne dit pas : "la vraie philosophie se moque de la philosophie", mais "se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher" ; il y aurait beaucoup à dire sur la différence philosophique entre la philosophie comme institution et le philosophe (*to philosophhein*) comme ironie infinie).

L'autre fragment, très connu (910-1) s'intitule : "Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse". Je ne le lirai pas. Je noterai que Pascal utilise pour définir l'un et l'autre "esprits", le terme *presque*, mais pour les qualifier au contraire. Dans l'esprit de géométrie, "les principes sont palpables mais éloignés de l'usage commun". D'où la nécessité d'une conversion mentale pour les apercevoir. "On a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude". La géométrie est pénible par cette conversion (tourner la tête) qui est dans l'ordre de l'intelligence et de la connaissance un peu ce qu'est, dans celui de la piété, la conversion religieuse. Mais pour peu qu'on l'y tourne, "on voit les principes à plein et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est *presque impossible qu'ils échappent*". Mal raisonner en géométrie est exceptionnel à cause de la grossièreté des principes ; c'est cependant possible. L'opuscule

De l'esprit géométrique évoquera cette possibilité précisément sur la question de la divisibilité à l'infini de l'espace qui est celle sur laquelle esprit de géométrie et esprit de finesse se rencontrent, comme nous allons le voir. Il est donc presque impossible de mal raisonner sur des principes aussi gros : il est presque impossible qu'ils échappent ; il est presque impossible que le transfert d'évidence ne s'effectue pas de la proposition-principe (évidente par elle-même) à la proposition-conséquence qu'elle démontre.

A l'inverse, dans l'esprit de finesse, "les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence" (cf. le caractère pénible de la conversion géométrique). "Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne : car les principes sont si déliés (cf. les pointes si subtiles de la justice et de la vérité) qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur. Ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus" Pascal continue en expliquant pourquoi les géomètres ne sont pas fins : c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux et s'ils ne voient pas ce qui est devant eux, c'est parce qu'ils sont accoutumés aux principes nets et grossiers de la géométrie, alors que dans les choses de finesse ce qui est devant les yeux les principes (les éléments, les *stoicheia* des choses) ne se laissent pas manier ainsi. On est dans le domaine des nuances, des petites différences, des distinctions subtiles : "ce sont choses tellement délicates et si nombreuses qu'il faut un sens bien délicat pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment". Nous sommes dans le domaine de la diversité des singularités, des individuels. Posséder les principes d'une chose singulière, unique, d'un individuel, ce serait une chose infinie de l'entreprendre ; ce serait un procès infini, car ce serait posséder l'infini de sa différence avec les autres choses. On ne peut démontrer par principes et conséquences les choses fines, ou le plus souvent. Il faut voir tout d'un coup la chose, d'un seul regard et non pas par progrès de raisonnement, "au moins jusqu'à un certain degré". Il y a peut-être raisonnement, mais il est tacite, naturel, sans art, sans règles "car l'expression en passe tous les hommes et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes".

Ces textes, on en conviendra, sont d'une grande difficulté : car Pascal module l'antithèse, l'opposition entre esprit de géométrie et esprit de finesse par les opérations du "presque" qui font de son propre discours un exemple type du jugement-sentiment. Il y a des cas - rares - où on peut démontrer les choses fines par ordre comme en géométrie ; il y a un certain degré où, par progrès de raisonnement, on arrive à voir la chose d'un seul regard ; il y a quelques hommes à qui appartient le jugement droit et juste selon le sentiment de l'infini des principes. Autrement dit, il y a des champs

étroits (en apparence), mais sans doute d'autant plus fondamentaux, et des "esprits" remarquables (c'est-à-dire des logiques locales d'autant plus rares qu'elles sont complexes) où géométrie et finesse, démonstration et jugement, exactitude et approximation, totalité et infini peuvent fonctionner ensemble (selon des modalités également complexes). Ainsi par exemple, les choses où intervient la double infinité, c'est-à-dire (à la stupeur de l'homme - qui pense -) presque toutes : "quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité" (390-72). Il se pourrait bien que l'objectif essentiel du discours pascalien fût de persuader la double infinité à ceux qui ne la comprennent pas d'abord.

Mais au lieu de ce parcours laborieux, peut-être aurait-il suffi de lire ce fragment, éblouissant de clarté, où l'espace circonstanciel du "presque" se marque dans le texte par les points de suspension, les "etc...", les points d'interrogation, tous ces signes qui mettent en suspens l'exactly semblable, le parfaitement identique dans la prolifération de la diversité. Dans la deuxième partie, toutefois, sans doute grâce à l'évocation d'un nom propre, celui d'un géomètre, précisément le géomètre des projections et du point à l'infini, Desargues, Pascal pose l'exactitude comme question et cela, à propos de l'objet figuratif par excellence, le tableau de peinture : "La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, tousseurs, mouchers, éternuements... On distingue des fruits, les raisins, et, entre ceux-là, les muscats, et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout ? En a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles ? et une grappe a-t-elle deux grains pareils ? etc.

Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant ; il faut que je fasse comme les peintres et que je m'en éloigne ; mais non pas trop. De combien donc ? Devinez" (983-114).

Dans le dialogue feint qui clôt le texte, l'interlocuteur de Pascal pose la question de la distance exacte entre le "trop" et le "pas assez" pour déterminer le point où doit se placer le "je", le sujet qui juge, pour juger, pour voir son ouvrage d'une seule vue, pour en saisir "tous les principes si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe". Il demande qu'on lui fournisse une métrique du jugement qui consisterait en particulier dans la *ratio*, la proportion entre la dimension de l'ouvrage, sa composition, ses parties et le lieu de l'oeil. La réponse n'en est pas une : c'est la réponse "à-peu-près" de l'"à-peu-près" : non pas : "calculez ou mesurez", mais "devinez" ; dans "deviner", il est question de flair, d'intuition comme on dit, d'une certaine manière d'agir, tacite, naturelle et sans art ; deviner, c'est affaire de sens et de sentiment. Mais il y a aussi au coeur du mot "deviner", *divin*, ce que l'on pourrait, au moins à ce stade de notre

parcours, nommer une "inspiration". C'est ainsi, je crois, que, chez Pascal, l'espace de l'"à-peu-près" dans le discours va en quelque sorte indiquer allusivement, indirectement, obliquement, ou encore tacitement, sans que cela soit dit, car "l'expression en passe tous les hommes", *quelque chose de caché*, qu'il s'agit cependant de persuader.

Nous allons voir, dans une autre pensée de la liasse "Vanité", sinon s'expliciter, du moins se préciser cet espace de l'"à-peu-près" recouvert par le "devinez" du fragment que nous venons de lire : "Si on est trop jeune, on ne juge pas bien ; trop vieil, de même.

Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête et on s'en coiffe. Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus.

Ainsi les tableaux, vus de trop loin et de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et la morale, qui l'assignera ?" (58-381).

Dans sa première partie, la pensée évoque trois cas d'expérience qui, tous trois, ont un même objet : les effets du "trop" et du "pas assez" d'une qualité ou d'une activité sur une position de discours, sur le lieu du jugement, son *situs* qui est pour ainsi dire une définition géométrisée du sujet de l'énonciation. Ce lieu, quelque part entre le "trop" et le "pas assez", Pascal le nomme ailleurs, avec toute la tradition éthique et philosophique, le "juste milieu", qui sémantiquement se définirait comme la conjonction du "non-excès" et du "non-défaut", du "non-trop" et du "non-pas-assez" ; ou encore, dynamiquement, comme le lieu du renversement ou le moment de transformation du "trop" dans le "pas assez", ou, à l'inverse, comme celui de la transformation du "pas assez" dans le "trop".

Le problème que pose Pascal est celui de l'assignation, de la détermination exacte du point de renversement, car la conjonction sémantique est sémantiquement neutre : c'est celle de deux contradictoires : "non-trop", "non-pas-assez". Les deux contradictoires conjoints n'ont d'autre effet que de poser le point hors de la sphère de l'excès et hors de la sphère du défaut ; c'est, au sens de Kant, un jugement indéfini (ni positif ni négatif) qui n'assigne pas le point.

Dans un deuxième moment, Pascal développe une comparaison avec les tableaux de peinture vus de trop loin et de trop près. "Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut, ou trop bas...". Comme nous l'avons noté, la notion d'indivisibilité du point est géométriquement pour Pascal une contradiction dans les termes (Cf. *Opuscule de l'Esprit géométrique*), car elle signifierait un espace non étendu.

Toutefois, dans le fragment des deux infinis et précisément à propos de

la sensibilité en général, Pascal définit la notion de seuil perceptif comme point indivisible : "Nous appelons un point indivisible celui au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature" (390-72).

Le point indivisible est dans le tableau, optiquement, perceptivement, le point de fuite, mais géométriquement, il est l'espace infiniment divisible entre ce que Pascal appelle le point horizontal (point à l'horizon) et un point quelconque d'un objet (ou de sa figure) qui y tend. Tel est, dans toute sa rigueur, l'à-peu-près du point indivisible.

Le point indivisible, non-sens géométrique, peut être, sur le plan sémantique, divisé entre une signification géométrique et une signification sensible.

1) Géométriquement, l'expression "enveloppe" la distance infiniment divisible entre le point à l'horizon et le point de fuite à l'horizon de l'objet figuré.

2) Perceptivement, le point indivisible est la conjonction optique entre ces deux points, précisément le seuil perceptif optique.

"Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu". L'énoncé peut dès lors s'entendre : le point véritable est le point à l'infini (entre le point horizontal et le point de fuite vers ce point) mais le point à l'infini n'est jamais que le lieu, l'espace d'une divisibilité à l'infini. La vérité, en son point indivisible, n'est jamais qu'en un lieu, c'est-à-dire dans un intervalle infiniment divisible : elle est hors espace, hétérogène à l'espace, *autre*.

C'est ce point indivisible que la perspective assigne dans l'art de la peinture. La perspective met le point indivisible, lieu véritable, dans un signe : elle le fixe. Elle détermine par une marque l'indéterminé de l'"à-peu-près". Le neutre "ni trop-loin ; ni pas-assez" est articulé par un signe qui non seulement conjoint les contradictoires "ni... ni...", mais aussi les contraires "à la fois trop-loin et pas-assez-loin" ; ce signe, c'est le point de fuite.

La perspective a autorité pour assigner le lieu véritable comme point indivisible dans l'art de la peinture : elle légitime l'à-peu-près comme art de la peinture.

Le dernier moment de la pensée est une question. Elle sera ma conclusion : "mais qui donc dans la vérité et la morale l'assignera ?" Cette question pose celle du statut de l'à-peu-près dans les "sciences humaines", comme dit Pascal. Quel est l'analogue de la perspective assignant un point indivisible à la peinture et dans la peinture ? Quel est l'analogue qui, appliqué aux sciences de l'homme, assignerait un juste milieu, le point d'énonciation d'un discours exact et rigoureux sur l'homme, ses passions, sa misère, sa grandeur, son désir ?

Qui ? demande Pascal. Non pas une "chose", un dispositif, un modèle, un principe, une abstraction, une généralité ; qui ? quelqu'un ? Un être dont le nom n'est pas dit ; précisément (une) personne : une personne non-dite.

NOTES

¹ *Revue Française de Recherche Opérationnelle*, p. 196-198.

² Les *Pensées* de Pascal seront dans la suite du texte citées selon l'édition intégrale Lafuma, Delmas, Paris, 4ème éd., 1967 (1er numéro) et Brunschvicg, Hachette (2ème numéro).

minimax)". Et Guilbaud d'ajouter: "Comment lire les Pensées ? Si l'on peut se familiariser assez, par lectures et relectures, on arrivera à percevoir la structure en réseau de cet amas de papiers personnels".

C'est bien dans cette direction que je voudrais introduire ma contribution qui portera sur l'usage de l'adverbe "presque" (ou de termes apparentés, par exemple *quasi* ou *à peu près*) dans le discours pascalien et sur ses effets rhétoriques. Ce discours, comme le note Guilbaud, fonctionne, s'organise et se construit sur des oppositions de contraires ou de contradictoires (par exemple, "toujours-jamais", "certain-incertain"), c'est-à-dire en termes rhétoriques, sur la figure de l'*antithèse*, et d'autre part sur "l'énumération soignée des possibles" c'est-à-dire par construction d'un tableau ou d'un réseau qui, en épuisant l'ensemble de ces cas, permette de "fonder" une décision et de "produire" une action. Car le discours pascalien - et c'est pourquoi Guilbaud mettait au cœur de son article le thème de la décision et de l'incertitude - peut être conçu comme une machine à prendre des décisions, à produire des actions, à avoir des effets qui ne sont pas seulement de sens, mais d'existence. D'où la question que je soulève du "presque" et de ces marqueurs d'approximation qui, à première vue, peuvent paraître introduire un flottement, une relativisation dans la machine argumentative pascalienne par antithèse et énumération de possibles, et ainsi suspendre ou interrompre les effets dont je parlais il y a un instant. Imaginons par exemple que dans le réseau évoqué par Guilbaud, Pascal ait introduit à côté de "toujours : certain; toujours : incertain ; pas toujours : certain", un "presque toujours-certain" ou un "pas toujours-presque certain".

Sans doute pour Pascal, fidèle en cela au relativisme montaignien, la caractéristique même de la puissance trompeuse, "cette partie dominante dans l'homme" qu'est l'imagination, est d'exercer ses plus puissants effets dans l'espace du "presque" : "maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était du mensonge. Mais étant le plus souvent fautive, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux..." L'À-peu-près de l'imagination est un destin que nul discours ne peut maîtriser : "je ne veux pas rapporter tous ses effets", écrit encore Pascal : "Qui ne sait que la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon etc. emportent la raison hors des gonds. Le ton de voix impose aux plus sages..." Si je devais rapporter tous les effets de l'imagination, "je rapporterais, continue Pascal, presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par des secousses. Car la raison a été obligée de céder..." (81-82).

Il n'en reste pas moins, et c'est ici que s'amorce le retournement du discours pascalien dans la reprise même qu'il effectue au niveau énonciatif de la "branloire pérenne" du scepticisme et du relativisme de Montaigne, il n'en

reste pas moins que quelques actions humaines n'en relèvent pas, que ce reste des actions qui ne branlent pas par des secousses est allusivement introduit dans le discours pascalien par le *presque*. Il s'agirait là d'une sorte d'exception qui confirmerait la règle si justement dans le domaine presque total, quasiment totalitaire de l'imagination, toute position d'une règle de décision et d'action rationnelle se trouvait impossible. C'est la règle qui est l'exception, mais de cette exception signalée par *presque*, de ces actions qui échappent aux secousses erratiques de l'imagination, Pascal ne nous dit rien, sinon par l'allusion indirecte introduite par *presque*. Et du même coup, c'est son propre discours sur l'imagination et ses effets qui appartient à l'espace de l'À-peu-près : "Voilà à-peu-près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. "Nous en avons bien d'autres principes", écrit Pascal comme pour conclure le fragment (81-82). L'énumération des effets est incomplète ou insuffisante et l'imagination semble nous être donnée exprès (ce qui laisse entendre que peut-être, elle ne l'est pas *ex-près* (mais seulement à peu près) pour nous induire à une erreur nécessaire qui pourrait bien, dès lors, ne pas être nécessaire.

C'est tout à la fin du même fragment sur l'imagination que Pascal formalise ce destin de l'À-peu-près dans le domaine cognitif et dans le domaine éthique - qui n'est plus seulement l'À-peu-près erratique de l'imagination ou d'une faculté, mais celui de l'homme connaissant et agissant - destin qui cependant ne peut se dire qu'en une image - qui relève donc encore de l'imagination et de son "À-peu-près". "La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses (émoussés) pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai" (81-82). L'image est remarquable ; elle interroge précisément la notion d'exactitude comme correspondance ou plutôt comme contact entre vérité, justesse et justice d'une part, et, en termes pascaliens, le jugement comme acte de pensée et l'action d'autre part ; elle interroge la notion d'exactitude en posant imaginativement vérité et justice comme points (pointes si subtiles) c'est-à-dire, toujours en termes pascaliens, comme "un indivisible qui n'ait plus aucune étendue" et du même coup, en montrant ou en représentant que tout jugement, tout acte, toute action, tous nos instruments cognitifs et éthiques, ne peuvent entrer en contact avec ces deux pointes que de façon approchée, qu'À-peu-près, "en gros". Or si la représentation (image) de la vérité et de la justice est cette notion contradictoire d'un espace indivisible, c'est-à-dire inétendu, toute approche de la vérité et de la justice sera mélange de faux et de vrai, de juste et d'injuste ; elle enveloppera le vrai (le point vrai) ou le juste (le point juste) par une étendue fautive, par un espace injuste.